A NOUS PARIS!
30 BOULEVARD VITAL BOUHOT
92521 NEUILLY SUR SEINE CEDEX - 01 55 24 47 00

6/12 NOV 06
Hebdomadaire Paris
OJD : 319638

Surface approx. (cm²) : 531

Photo Michèle Laurent

PHILIPPE CAUBÈRE : L'ART DU JE

Ariane Mnouchkine a fait de lui un grand comédien et le plus flamboyant Molière du cinéma. Yves Robert a fait de lui le glorieux père de Pagnol dans "La gloire de mon père". Le théâtre a fait de lui l'homme qui l'est. Eh bien, Philippe Caubère, lui, il a fait de sa vie une pièce de théâtre qu'il nous conte désormais sur scène depuis plus de vingt-cinq ans.
En ce moment au théâtre du Rond-Point avec "L'homme qui danse", ce n'est pas moins de six spectacles, des dizaines de personnages, et trente ans de carrière qu'il nous offre jusqu'à fin décembre. Rencontre avec cet incroyable artiste qui joue sa vie presque tous les soirs...

Pouvez-vous nous résumer en quelques mots ces presque dix-huit heures de spectacle ?

Philippe Caubère : C'est une tranche de vie : celle de Ferdinand Faure, qui fait assister sa mère, Claudine, à ses cours de théâtre en 1968 dans les théâtres subventionnés en révolution, puis au théâtre du Soleil avec Ariane Mnouchkine. Sa mère accompagne tout ce spectacle jusqu'à ce que leur deux histoires se mélangent de façon tragique, puisque c'est la mort de sa mère. Mais avant, il y a eu dix-huit heures d'amusement et de conflits épouvantables, mais tout ça sur le mode burlesque.

Comment faites-vous pour tenir physiquement ?

Il y a un mélange de préparation physique, d'interventions chirurgicales *(rires)*, de piqûres de cortisone, de dopage outrancier ! J'ai vraiment les mêmes problèmes qu'un sportif, mais un sportif de 56 ans. Donc, c'est particulier.

Vous n'avez jamais été tenté de faire du théâtre, disons "normalement" ?

Si ! J'ai monté *Don Juan* et tout était réussi, sauf mon interprétation. Je me suis dit : "Je vais me taper tout le répertoire en ayant toujours l'impression de jouer – je vais être méchant – un peu comme les acteurs du subventionné, les pieds en dedans, en déclamant : "Moi, je voulais jouer comme Zouk, Raymond Devos, Galabru, Bouquet ou Gérard Philippe. Je voulais jouer juste ! Avec mes monologues, je ne me posais plus de questions sur mon jeu : je mettais mes mains comme Ariane Mnouchkine, et je marchais pieds nus comme ma mère.

Votre mère a-t-elle pu voir la représentation que vous faisiez d'elle sur scène ?

Non. Elle est morte avant, pendant le tournage de *Molière*. A l'époque, j'ai presque zappé sa mort. Et c'est longtemps après que j'ai réalisé que ça avait été un traumatisme très fort. Le fait qu'elle n'ait pas pu voir *Molière* m'a fait voir la vie autrement. D'ailleurs, un an après, je quittais Ariane Mnouchkine et partais vers le chemin de l'écriture.

Comment pensez-vous qu'elle aurait réagi ?

Mal ! *(rires)* C'est une vision trop cruelle, pas méchante, mais c'est le regard d'un enfant, qui plus est d'un enfant de 30 ans. Cela dit, je n'aurais pas fait ce spectacle si elle n'était pas morte. Je l'ai fait pour la faire vivre et faire un bras d'honneur à la mort. Pas seulement à celle de ma mère. Il y a des petites morts dans la vie. Je suis fâché avec Ariane, c'est aussi un bras d'honneur à la fâcherie. Quand je la joue, elle est là, à moi, et je l'aime, et elle est obligée de m'aimer. *(rires)*

D'autres personnes se sont-elles plaintes de leur caricature sur scène ?

Oui. Les patrons ! Les ouvriers, c'est-à-dire les acteurs que j'ai brocardés, ont toujours été amicaux. Ils savent que c'était le plus grand hommage que je pouvais leur rendre : en faire des personnages de comédie. Les patrons de théâtre moins. Leur statut de patron est peut-être plus important que leur statut d'artiste.

Que répondez-vous aux gens qui vous reprochent votre mégalomanie ?

Ils ont raison. Prétentieux, non, j'ai trop de doutes sur moi-même, mais mégalo, oui. Si je ne l'avais pas été, je serais mort.

Pourquoi êtes-vous si rare au cinéma ?

A cause de mon travail tellement prenant et très jaloux. J'ai craqué deux fois : pour Yves Robert, et là pour jouer un parrain dans *Truands* de Frédéric Schoendoerffer, qui sortira le 17 janvier. Je suis fier d'avoir fait ça, c'est du grand cinéma. Je vais là où est mon plaisir. Si je m'emmerde, c'est pas bon.

J'ai lu que vous étiez la plus grande révolution théâtrale du XXe siècle.

Je n'irais pas jusque-là, mais déjà, si j'ai réussi à accomplir l'œuvre dont je rêvais adolescent, quelque chose qui joue la vie, qui ne soit pas du théâtre abstrait, qui rejoigne la commedia dell'arte, le théâtre du Soleil, Woody Allen, ou Chaplin – je vous cite tous mes maîtres, je ne compare pas mon talent à leur génie –, si je suis dans cette lignée-là, c'est gagné.

Vous avez envie de laisser une trace ?

Oui, sinon je ne filmerais pas tout. Je veux que ça reste toujours, que ce soit comme le bon vin que ça prenne de la valeur en vieillissant, et que plein de gens disent *"Merde, je suis con, j'aurais dû le voir en vrai !"*

Pour terminer, que pensez-vous du théâtre aujourd'hui ?

Il y a des choses formidables, mais il y a trente ans, ce qui était dans l'air, dans la rue, s'exprimait dans le théâtre. Depuis Mitterrand, le théâtre s'est trop rapproché du pouvoir. Le théâtre doit être contre le pouvoir, pas forcément politique. Ce n'est pas normal qu'un acteur se soit retrouvé tout seul obligé de jouer sa vie pendant vingt-cinq ans pour pouvoir exister artistiquement. C'est qu'il y a quelque chose qui merde dans le théâtre d'aujourd'hui !

"L'homme qui danse", jusqu'au 30 décembre au théâtre du Rond-Point : 2 bis, av. Franklin-D.-Roosevelt, 8e. M° Franklin-D. Roosevelt. Rés. : 01 44 95 98 21 ; www.theatredurondpoint.fr
Livre "Conversation avec Philippe Caubère", de Pierre Charvet, éd. L'insolite, 10 €.
Sortie, le 30 octobre, du DVD "La Belgique 1re partie", contenant les pièces "Le chemin de la mort" et "Le vent du gouffre". Le coffret : 27,99 €.

Eléments de recherche : THEATRE DU ROND-POINT : à Paris 8ème, toutes citations